

REVUE DE PRESSE

« Au théâtre ce soir avec Thomas Jolly et Alice Vannier », émission l'Heure Bleue sur France Inter, 10 septembre 2018.

Alice Vannier, si on vous proposait de diriger un lieu théâtral, feriez-vous la moue ou accepteriez-vous tout de suite ?

Non, je n'accepterais pas parce que j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de personnes qui dirigent des lieux qui ne se rendent pas compte de ce que cela veut dire. Je pense à François Rancillac, qui dirige le Théâtre de l'Aquarium depuis un moment. On ne se rend pas compte que cette personne a dû renoncer à faire de la mise en scène pour diriger ce lieu parce que c'est politique de diriger un lieu. J'ai l'impression que l'on propose à des plus en plus jeunes de diriger des lieux sans savoir exactement ce qu'ils vont faire. Pour moi, c'est un piège absolu.

Pour vous, ce serait perdre sa créativité ?

Je ne dis pas que ce serait perdre sa créativité mais c'est un piège dans lequel on tombe de plus en plus facilement parce qu'il y a de moins en moins de lieux pour répéter. On a donc l'impression que c'est une aubaine parce qu'on va enfin pouvoir avoir un lieu et produire ses propres spectacles et on tombe dans le narcissisme de pouvoir faire ses propres spectacles sans penser à ce que cela veut dire.

A quel âge a commencé votre désir de faire du théâtre ?

Inconsciemment, il a commencé très tôt car j'ai eu la chance d'aller au théâtre très tôt. Mais la légitimité que j'ai eu à vraiment faire du théâtre a commencé au lycée parce que je suis rentrée dans une option.

Et à partir de ce moment, vous n'avez quand même pas choisi le théâtre puisque vous avez suivi d'abord des cours de chant lyrique.

J'ai suivi des cours de chant lyrique et des cours de théâtre. Il se trouve que j'avais un don plus pour la musique que pour le théâtre puisque j'étais très timide. Rien ne m'amenait à faire du théâtre mais j'ai choisi le théâtre. Je crois que cela m'intéressait beaucoup plus que le milieu de la musique classique qui m'a beaucoup effrayée.

Votre mise en scène de La Misère du monde de Pierre Bourdieu va recommencer. Elle a été donnée à la fin de l'été dernier, au mois de juin, et elle obtenu deux grands Prix donc votre nouvelle adaptation de Bourdieu va pouvoir être vue par un nombreux public. Quelle est votre définition du théâtre ? Pourquoi en faites-vous ?

Parce que les premiers spectacles que j'ai vus – j'ai beaucoup de chance – sont ceux de Pina Bausch. Ce sont de grands spectacles parce que Pina Bausch fait des faiblesses des danseurs – acteurs et actrices pour moi – de véritables forces. Ces spectacles m'ont donné la légitimité d'exister avec toutes mes fragilités. Cela m'a donné envie de faire du théâtre. J'ai envie de faire un théâtre qui donne aux gens la légitimité d'exister.

Est-ce que le théâtre s'apprend ?

Oui, bien sûr.

Vous aussi êtes passée par l'art de la mise en scène, l'apprentissage du rôle d'actrice mais, contrairement à Thomas Jolly, vous n'êtes pas sur le plateau.

Non. Je pense que je serais incapable de mettre en scène et de jouer. En tous cas, sur ce projet, j'en suis incapable. En plus, je n'en avais pas envie parce que j'ai rêvé à des personnes précises pour ce projet-là et je ne me suis pas du tout rêvée moi dedans.

Vous avez fait l'école de l'ENSATT à Lyon. Là, vous avez rencontré des camarades, vous avez fondé une compagnie et puis nous avons eu la chance cet été – et cela va recommencer dans quelques jours – de voir votre adaptation de La Misère du monde de Pierre Bourdieu. Pierre Bourdieu était un grand sociologue qui a publié en 1992 un imposant volume qui nous avait tous interpellé parce que c'était un livre de sociologie avec une rigueur de méthodologie exceptionnelle mais c'était aussi un livre éminemment politique. En effet, Pierre Bourdieu était parti dans différentes couches de la société pour leur demander comment ils vivaient leur vie, quels étaient leurs espoirs, leurs désillusions, comment ils voyaient l'avenir... Mais vous, quel âge avez-vous Alice ?

Moi j'ai 26 ans.

Vous avez lu à quel âge Pierre Bourdieu, La Misère du monde ?

Ce serait prétentieux de dire que je l'ai lu à 18 ans mais je l'ai découvert à 18 ans. Il est tellement dense qu'il m'a accompagnée jusqu'à aujourd'hui et que je l'ai lu en entier il y a un an, avant de mettre en scène ce spectacle.

Je vous propose d'écouter Pierre Bourdieu qui va parler de La Misère du monde.

« Il y a la grande misère, sur laquelle nous attirons beaucoup l'attention, surtout à la télévision. Et puis il y a la misère relative. Nous avons voulu essayer de saisir à la fois les formes extrêmes de la misère et les formes les plus communes, celles qui sont visibles autour de nous. Il y en a dans les maisons, les universités, les lycées. Cette petite misère que l'on ignore est très importante parce qu'elle fait souvent écran à la grande misère. Les gens qui parlent aujourd'hui du monde social – les journalistes, les intellectuels etc – sont souvent eux-mêmes en état de souffrance et cette souffrance fait écran à une vision réelle du monde. Il s'agissait donc pour nous de laisser faire, d'aider à s'exprimer. Il faut être à la fois extrêmement soumis, abandonné en quelque sorte à la parole de celui qu'on écoute et, en même temps, sans cesse en alerte pour assister la personne qui s'exprime dans son travail d'expression. »

Nous venons d'entendre la voix de Pierre Bourdieu. C'était une archive INA du 24 février 1993. Nous sommes en 2018, les chiffres de la pauvreté en France publiés dans tous les journaux la semaine dernière sont accablants. Tout a augmenté en France en ce qui concerne la grande souffrance d'une partie de la population. Alice Vannier, quand vous avez décidé d'adapter ce texte qui fait 800 ou 900 pages, vous avez délibérément opté pour une lecture politique de ce texte, pour une compréhension des propos et de l'enquête de Pierre Bourdieu pour nous réveiller socialement et politiquement aujourd'hui ?

Bien sûr. Je pense qu'on ne peut pas aborder ce livre autrement que comme un acte politique puisque c'en est un. D'ailleurs, c'est un acte politique important d'avoir créé ce livre pour Pierre Bourdieu, dans le sens où il voulait donner la chance aux dominés de comprendre les mécanismes de leur domination et il s'est rendu compte que, jusqu'alors, son œuvre était tellement compliquée qu'elle ne parlait qu'aux dominants. C'est donc déjà un acte politique pour lui de rendre accessible ce texte par ces entretiens.

Comment avez-vous fait pour choisir des angles d'attaque et des personnages – puisqu'il y a une galerie de personnages extraordinaire dans ce livre de Pierre Bourdieu, une centaine de personnes qui interviennent, parlent ! Et sur votre plateau de théâtre, Alice Vannier, ces personnes s'expriment. Je ne crois pas que vous ayez voulu moderniser les enjeux de Pierre Bourdieu mais, en tous cas, le spectacle que vous proposez souligne à quel point rien n'a changé en France, peut-être même que les choses empirent.

Oui, c'est complètement fou ! C'est absolument effrayant. Cela a été très difficile de choisir parce qu'il n'y a pas une souffrance plus importante qu'une autre dans ce livre. Je ne peux pas dire que cela soit un hasard – puisqu'il n'y en a pas – mais, au départ, il se trouve que nous avons lu beaucoup d'entretiens sans les lire tous. Nous en avons donc choisi certains pour une première forme et ce n'est qu'ensuite que j'ai lu l'intégralité des entretiens. Il s'est trouvé que j'ai pensé que c'était ceux-là les uns avec les autres qui étaient les plus intéressants. Je pars du système scolaire, qui est un des lieux de manifestation et de renforcement des inégalités sociales, avant de rentrer dans le monde du travail pour finir par des personnes que l'on oublie complètement, celles qui sont en maison de retraite et qui sont déjà mortes aux yeux de la société.

Ce que Bourdieu appelait la reproduction, c'est-à-dire la quasi-impossibilité d'échapper à son destin originel de classe sociale, c'est aussi ce qui ressort de votre adaptation théâtrale.

Oui, complètement. C'est pour cela aussi que je parle de l'école parce que j'ai l'impression que c'est un leurre où l'on met des personnes en disant qu'ils sont tous à égalité parce qu'ils font tous les mêmes études et qu'ils sont tous au même endroit, mais c'est complètement faux ! On a une histoire, on ne vient pas des mêmes classes sociales et on se sent pas tous la même légitimité d'exister.

Ce qu'il y a aussi de très intéressant dans votre adaptation de Pierre Bourdieu, c'est la soi-disant neutralité du sociologue. Dans le texte de Pierre Bourdieu, Bourdieu en scientifique magnifique reproduit la manière de poser les questions. On sait que la manière dont le ou la sociologue va poser des questions aux personnes qui ont accepté d'être interviewées n'est pas anodine. Croyez-vous en la neutralité, Alice Vannier ?

Non, je n'y crois pas. C'est pour cela que j'ai appelé ce spectacle *En réalités*, au pluriel. Pour moi, il y a de multiples visions différentes de la réalité qui sont filtrées par un filtre sociologique. Malgré tout, les sociologues ont essayé de faire émerger le plus de vérité possible mais, évidemment, la neutralité totale n'existe pas, c'est impossible.

Comment avez-vous construit ce spectacle ? Y-a-t'il dans votre compagnie une certaine interchangeabilité des rôles comme c'est la mode dans les jeunes générations de théâtre où on peut être à la fois metteur en scène, dramaturge, acteur, éclairagiste ?

Non, j'avais déjà ma petite idée de la composition de mon équipe. Il y a une adaptation qui a été faite avec Marie Menechi, qui a été un gros travail où l'on s'est improvisées dramaturges voire autrices même si le texte était écrit pour ce projet. On a écrit avec les comédiens par des improvisations toute la partie des sociologues qui s'expriment.

Théâtre : « En réalités », un spectacle d'intérêt général
Alice Vannier adapte « La Misère du Monde », de Pierre Bourdieu,
ouvrage sociologique qui n'a pas pris une ride.

LE MONDE | 28.09.2018 à 14h57 |

Par Joëlle Gayot

Réagir AjouterPartager Tweeter

« En réalités », dans une mise en scène d'Alice Vannier d'après « La Misère du monde », de Pierre Bourdieu.

Entrée du haut de ses 26 ans dans les milles pages de La Misère du monde (Le Seuil, 1993), Alice Vannier n'a pas eu froid aux yeux. Sans se laisser impressionner par cet ouvrage collectif dirigé par le sociologue Pierre Bourdieu, la jeune artiste signe d'une main assurée sa première mise en scène. Elle a tranché dans le vif, ne conservant des multiples récits de vie recueillis à l'époque qu'une petite dizaine de témoignages. D'hier à aujourd'hui, la misère sociale, professionnelle et personnelle n'a malheureusement pas pris une ride.

Des tables mobiles, un rétroprojecteur, des feuilles de papier, un tableau blanc font et défont le décor. Le plateau a la morosité d'un hall de gare défraîchi, ce qui n'est pas incohérent. Six comédiens y prennent place. Trois hommes, trois femmes qui jouent, tour à tour, les rôles des intervieweurs et des interviewés. Ils fument des cigarettes, enfilent et déensifent leurs blouses de travail ou leurs pulls col roulés. enchaînent les prises de parole. Certaines sont plus marquantes que d'autres. On n'est ainsi pas près d'oublier la chômeuse longue durée qui martèle son témoignage d'un colérique « c'est pas possible » ou la vieille dame qui soliloque dans son coin en attendant d'entrer en maison de retraite.

Les vertus d'un électrochoc

Les acteurs incarnent peu. Ils disent avec sobriété ces mots puisés à même le réel, ne cherchent pas à faire joli, collent aux voix qui s'expriment. L'oralité, dans ses hésitations, sa syntaxe perturbée, sa grammaire défaillante, n'est pas toujours au rendez-vous mais les comédiens conservent aux auteurs des paroles recueillies une dignité sans faille. On leur en sait d'autant plus gré que ce qu'on entend nous laisse pantois.

Ce spectacle, parfois maladroit mais nécessaire, a les vertus d'un électrochoc. Il fait comprendre que, de 1993 à 2018, la situation est devenue pire. A la solitude des vieillards, la tentation des extrêmes ou l'immigration, il faudrait ajouter la maladie d'Alzheimer, le terrorisme ou les migrants. Tout s'est durci et aggravé.

Plus un seul Bourdieu ne semble apparaître qui saurait prendre le pouls de son époque. A la place des micros tendus aux dominés de la société, il y a le flux de télés d'infos continues et l'hystérie des réseaux sociaux. C'est dire si Alice Vannier, en portant un peu de ce texte au théâtre, met en scène un spectacle d'intérêt général.

« En réalités, un contrat avec confiance » dans *Inferno*, article d'Emmanuel Serafini, 18 octobre 2018

« En réalités » – D'après La Misère du monde de Pierre Bourdieu – Mise en scène Alice Vannier – Cie Courir à la catastrophe.

Un contrat avec confiance.

Retenez bien le nom de cette compagnie et de toute l'équipe dont les noms vont suivre : Anna Bouguereau, Julien Breda, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Vincent Steinbach, Judith Zins, car on risque d'en entendre parler longtemps et en bien ! Ils sont à l'origine de En réalités, un spectacle choral, adapté d'une œuvre de Pierre Bourdieu : La misère du monde. Et de misère, il va en être question...

Le spectacle commence comme si la salle était un immense amphithéâtre d'université... Nous sommes les étudiants et eux, les comédiens, les sociologues chargés de nous faire cours... Dans une scénographie dépouillée, imaginée par Camille Davy, faite de quelques tables, des chaises et d'un rétroprojecteur, toute l'équipe va nous plonger dans la réalité de cette immense enquête que va mener Bourdieu sur la misère en reproduisant avec une véracité captivante les entretiens que font – doivent faire, on fait – les sociologues pour arriver à cet ouvrage qui fera date et sera une référence sur le sujet qui, malheureusement, n'a pas beaucoup changé depuis 1993 où se situe le début de l'action.

A travers une adresse simple, de nous à eux, sans le savoir, sans que nous nous y attendions surtout, Alice Vannier et son équipe vont nous emmener dans une enquête riche de témoignages qui sont d'autant plus poignants qu'ils semblent sortis de la bouche des intéressés hier et qu'il datent de plus de dix ans. Consternant.

Le spectacle commence donc comme une évidence, avec aussi les précautions qu'on trouve au début d'un film sur les ressemblances involontaires. On cite même Spinoza : ni rire, ni pleurer, mais comprendre... et du coup, tout y passe. L'école... la responsabilité du système scolaire dans cette misère sociale. Puis, évidemment, le travail et ses (sales) mœurs déjà en 1992. Dans la séquence La passion, on relate dans un face à face les relations atroces dans une entreprise... De notre temps on aurait « balancé » ce porc de « quéquette en zinc » c'est sûr... ou pas, vu la pression mais mettons. Et on ne rit pas d'elle mais on rit « avec elle »... cette femme qui subira des années durant la brutalité de ce patron... Puis l'action se déplace à Vaux en Velin, la question des cités, des pieds-noirs, de la guerre d'Algérie et les conséquences d'une action qui s'est passée en 1964 et dont on subit encore les ondes de choc.

La force du spectacle, outre la pertinence des propos, leur actualité, repose sur cette capacité que les comédiens ont de nous placer dans l'époque et de nous donner un rôle actif dans ces flash-backs. L'empathie est réelle et les comédiens nous accompagnent dans leur monde. Ils montrent, à travers Bourdieu, cette alternance bien/mal qui ne cesse de nous confronter aux strates de l'existence.

Sans cesse, cette question posée par les artistes revient : Pourquoi les gens font ce qu'ils font ? Comment la société, les institutions, les médias déterminent-ils leurs comportements et leur vision du monde ? Comment l'individu existe-t-il au milieu de ces déterminations sociales si puissantes ? Et, effectivement, En réalités, confronte la difficulté de vivre la misère contemporaine à la difficulté d'en parler. C'est le projet de la Compagnie. Il est tenu de bout en bout. C'est captivant. On est submergé par l'actualité du propos et surtout de l'absence de solutions ; de voir que le malaise empire. Un amer constat posé par une nouvelle génération d'artistes qui espéraient ne pas avoir à vivre avec ça...

Emmanuel Serafini

En réalités au Théâtre 13 Seine, article de Frédéric Pérez 25 septembre 2018

Ce spectacle audacieux, écrit à partir de nombreux récits de vie récoltés par enquête sociologique, fait ressortir la réalité sociale des gens d'en bas dans les années 1990. Récits de vie extraits de l'étude conduite par Pierre Bourdieu et qui aboutit à la parution en 1993 de l'ouvrage *La Misère du Monde*.

L'adaptation théâtrale de Marie Menechi et Alice Vannier va droit au but et donne à la parole recueillie la noblesse de sa vérité et la force de sa souffrance. Souffrance au lycée, au travail, dans l'habitat ou dans la rue, dans l'environnement social et dans tout ce qui fonde la vie de ces gens privés du droit au bonheur, parce qu'ils ne sont pas nés là où il fallait, parce qu'ils n'ont pas rencontré les guidances suffisantes et nécessaires qui auraient pu les aider à corriger le tir, à rectifier l'erreur, à sourire à la vie.

« Porter à la conscience des mécanismes qui rendent la vie douloureuse, voire invivable, ce n'est pas les neutraliser... »

La théâtralité de ce spectacle documentaire et politique réussit à nous montrer avec simplicité et fluidité la violence incommensurable de la réalité d'un déterminisme social qui ravage en toute impunité et construit un sous-prolétariat qui vit peu à peu au-delà des frontières de la société.

« ... si sceptique que l'on puisse être sur l'efficacité du message sociologique, on ne peut tenir pour nul l'effet qu'il peut exercer en permettant à ceux qui souffrent de découvrir la possibilité d'imputer leur souffrance à des causes sociales et de se sentir ainsi disculpés... »

Livrées à l'abandon culturel et moral, à l'affaiblissement progressif de toute conscience identitaire et existentielle, la pauvreté et la résignation enferment ces jeunes ou moins jeunes femmes et hommes dans une observation de leur propre vie où la honte et la colère tiennent lieu de fil d'Ariane.

«... en faisant connaître largement l'origine sociale, collectivement occultée, du malheur sous toutes ses formes, y compris les plus intimes et les plus secrètes. » (Pierre Bourdieu à propos de son ouvrage).

La mise en scène de Alice Vannier assistée de Marie Menechi fait le choix de l'épure. Les accessoires indispensables servent au décor comme au jeu. Certains deviennent symboliques comme ces feuilles de papier qui montrent et suggèrent l'enquête réalisée et la paperasserie administrative, incompréhensible et envahissante, ou ce rétroprojecteur qui éclaire les personnages autant qu'il montre des messages.

Les jeux sont précis et passent de l'engagement le plus passionné à l'abattement le plus triste. Les personnages bien campés sont joués avec justesse par Anna Bouguereau, Julien Breda, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Vincent Steinbach et Judith Zins. Toutes et tous crédibles, nous nous laissons prendre.

On comprend pourquoi le prix du jury et le prix du public du concours « Théâtre 13/Jeunes metteurs en scène 2018 » a récompensé ce spectacle. Un spectacle de théâtre comme on aime, utile, attrayant et nécessaire. Je conseille vivement.

Spectacle vu le 25 septembre 2018,
Frédéric Pérez

Les Rats Des Planches - Lyon

Jeudi 07/02/19: En réalités

Lieu: Théâtre Des Clochards Célestes

Cie Courir à la Catastrophe

Boum, la claque. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vu une telle qualité de jeu sur scène. Oserais-je dire que c'était, et de loin, les meilleurs comédiens que j'ai vu sur les planches jusqu'à présent pour la saison 2018-2019? Le discours est d'une fluidité naturelle, les dialogues vécus et non déclamés. Pas non plus de clichés dans la diction, et notamment pas de faux accents qui peuvent donner un air risible ou ridicule mais des phrasés, un parlé qui donne à entendre une réalité. Bref, une impression générale de vrai. Le plus remarquable, ce sont les transitions d'un personnage à l'autre comme en fondu, sans que l'on s'en aperçoive et pourtant, la compréhension se fait limpide: quelques petits détails visuels, une veste en plus ou en moins et ça paraît soudain évident que le sociologue est devenu témoin, ou inversement. Et on se trouve comme happé par ce qu'ils viennent de nous raconter.

La claque, elle ne vient pas tout de suite cependant, non. Nous sommes en 1990 et un groupe de sociologues vont nous faire entendre, tour à tour, des témoignages qu'ils auraient collectés... Et c'est la présentation de ce format, en frontal, avec une rupture nette du quatrième mur, qui crée le fil rouge d'une narration qui semble, au départ, n'être qu'un prétexte à la cohésion de la pièce. Le vocabulaire sociologique particulièrement pointu, bien que le propos soit pertinent, fait barrière. Ce passage parlera, de fait, aux "dominants" qui le comprennent et les "dominés" qui ne le comprennent pas ne pourront pas l'utiliser pour changer la société à leur avantage: une illustration parfaite de ce même dualisme présenté par Bourdieu mais je crois, difficile à transmettre au public sans perdre le naturel du langage.

Puis, le contenu se déroule et on se prend alors à oublier les références du passé pour ne voir plus que notre société du présent. Toutes ces histoires se veulent ancrer dans une proximité forte, géographique comme émotionnelle: on nous parle du quartier de Villeneuve, des élections présidentielles (avec un parallèle implicite particulièrement pertinent entre 2002 et 2017), de la difficulté d'émigrer en France pour le travail ou tout simplement d'en trouver lorsque l'on est pauvres et qu'on a à peine les moyens d'avoir un toit. C'est une réflexion sur les cercles vicieux de notre monde qui est toujours d'actualité, même 30 ans après, et ça nous effraie d'autant plus que tous les points de vue que l'on entend encore aujourd'hui sont représentés, dans leur entièreté (je pense, par exemple, aux concierges d'immeubles qui choisissent de voter Le Pen Père parce qu'ils ne voient plus comment eux-mêmes peuvent agir face aux jeunes du quartier) mais sans tomber dans un discours biaisé, stéréotypé, redondant.

Les changements de décors sur scène se font par les comédiens et sont visibles de tous: la simplicité est de mise: quelques tables, quelques feuilles blanches, deux/trois accessoires rapidement installés et on y est! Ça transporte facilement et efficacement quelques années en arrière. Un bonus aux tags, réalisés en direct sur les tables arrangées en tableau, et qui viennent mettre en valeur l'intitulé des témoignages. Non seulement c'est innovant et bien trouvé mais en plus, on ne peut pas s'empêcher de penser que ça les fait ainsi devenir des cris d'une vérité presque rebelle que l'on cherche à faire entendre.

C'était incroyablement bon: merci et bravo. D'ailleurs, la compagnie a déjà été reconnue pour son travail: Alice Vannier, ancienne ENSATTienne, a récemment gagné les deux prix du concours du Théâtre 13 (Paris) pour les metteurs en scène, celui du Jury et du Public. Mon seul regret finalement? Que cette pièce ne soit pas présentée dans un lieu à la jauge plus élevé. Certes, on perdrait le côté intimiste et certes, le Théâtre des Clochards Célestes, labellisé « Scène Découverte », est un beau petit théâtre de 49 places dédié à l'émergence mais il y avait un réel talent sur les planches et ça mériterait d'être joué et vu par plus de monde, et un public autre.

My Toc - vendredi 15 février 2019

La compagnie Courir à la Catastrophe présente au Théâtre des Clochards Célestes un spectacle inspiré des travaux du fameux sociologue des années 60-80. Une pièce sombre qui colle à l'actualité.

Les Clochards célèbrent Bourdieu

“Quelle est la solution ?”

La question qui hante ce spectacle, murmure résigné ou hurlement désespéré.

Six jeunes comédiens sur scène incarnent une petite équipe de sociologues qui compile des témoignages pour constituer un recueil de toute la “Misère du monde”.

Leur inspiration ? Pierre Bourdieu, forcément. Tour à tour, ils se glissent dans la peau d'hommes et de femmes en souffrance : “Ne pas détester, comprendre”.

Quelques jets de peinture à la bombe et trois filles prennent la parole pour dénoncer leur enfer au lycée. Et ça cogne dur : “Stress, culpabilisation, suicides, déconsidération...”. En ajoutant : “Ils essaient déjà de nous éliminer !”.

Puis changement de décor avec de grandes tables noires recouvertes de feuilles, tasses à cafés, lampes et même un minitel qui traîne entre deux cendriers. Ambiance années 90, avec des comédiens qui se sont donnés des allures rétro : imperméable vert pastel, jeans délavés, chemisiers à fleurs...

Un long monologue va suivre, une femme raconte d'une belle voix grave ses dix ans de travail avec un patron “maître après Dieu” qui la tyrannise car elle refuse de céder à ses avances. Tout en confessant son admiration pour lui, “sur le plan des idées”.

Lumière, toute l'équipe s'agite en débattant sur la pertinence de telle ou telle expression dans leur compte-rendu, sans oublier de tourner en dérision leur profession et ses obsessions. “La banlieue comme objet médiatique”, propose un jeune barbu en tirant sur sa clope. “On va encore dire que les sociologues sont rasoirs !”, protestent ses camarades en ricanant.

Les séquences s'enchaînent avec des banlieusards qui désespèrent face aux violences et dégradations et qui sont déterminés à voter Le Pen aux prochaines élections, “pour voir si ça fait changer les choses”. Un couple de sans-abris à qui un jeune sociologue demande d'une petite voix “comment vous en êtes arrivés là ?”, une vieille femme au chômage qui n'arrive pas à boucler ses fins de mois, une mamie réfugiée dans un EHPAD où elle “se sent comme un poids”. Et un immigré fatigué de ne plus se sentir chez lui nulle part, en larme sur une scène couleur bleu blanc rouge. Victimes ordinaires qui pointent des bourreaux sans visages : “Gouvernement, économie, libéralisme, racisme...”.

Dans le public tout le monde a enfilé son gilet jaune, mais la tribu conclura sur une note optimiste en citant son indémodable prophète : “Ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire”. Sacré Bourdieu !

Agathe Archambault

“En réalités” par la Compagnie Courir à la Catastrophe, jusqu'au 17 février au Théâtre des Clochards Célestes, tous les jours à 19h30, samedi et dimanche à 16h30, relâche le mardi.

THÉÂTRE
BOURDIEU DÉMINÉ

Tout jeunes et déjà primés pour un travail remarquable, les membres de la compagnie Courir à la catastrophe s'attaquent à la somme bourdieusienne *La Misère du monde*. Courez-y !

PAR NADJA POBEL



Ils ont tout récemment reçu les prix conjoints du jury et du public du Théâtre 13 parisien, ils seront présents bientôt au renommé festival Théâtre en Mai à Dijon. Ces récompenses ne sont pas volées, car *En réalités*, créé en juin, a la modestie des premiers travaux (sans esbroufe, fabriqué avec des bouts de ficelle) et l'ambition de ceux qui montent sur scène avec un réel propos à défendre (ce n'est pas si courant).

Ici, les six acolytes issus du Conservatoire d'Art Dramatique parisien du 5^e arrondissement ou de l'ENSATT, comme la metteuse en scène

Alice Vannier, alternent les séquences d'entretiens analytiques des sociologues à leurs débats de professionnels quant à l'organisation de ce livre piloté par Pierre Bourdieu et paru en 1993. Ces intermèdes, qui pourraient être un peu plus nombreux, se révèlent jubilatoires (l'auto-dérision du sociologue sur sa fonction) et très pertinent car ils permettent d'appréhender une réflexion en train de s'élaborer : celle d'articuler politiquement ce qui émane des témoignages. Oui, les couches populaires ont quelque chose à enseigner aux dirigeants.

VIE À CRÉDITS

Complètement ancré dans le

début des années 90, avec Minitel, voix de Paul Amar et soulèvement du Mas du Tau-reau à Vaulx-en-Velin dans le poste, ascension du FN et petite pique à un Mitterrand alors intouchable, la pièce de cette génération à peine née à cette époque se déroule dans un décor astucieux. Six tables dressent un mur à slogans mais plus encore, elles sont les outils de travail de cette bande où chacun des multiples rôles est parfaitement interprété.

Les personnages sont pourtant retors : un couple de SDF, une femme étouffée par le surendettement, un gardien d'immeuble de ZUP fatigué, une victime de harcèlement...

Le pathos guette mais ne parvient jamais sur le plateau où tous sont d'une justesse épatante dans des registres très différents et changeants. « *Le progrès y recule* » dit l'une étayant bien des analyses sociologiques. Trouvant constamment le bon équilibre, la troupe séduit par sa capacité à livrer frontalement un message politique qu'ils se sont appropriés tout en faisant absolument confiance en l'art théâtral pour relayer leurs préoccupations.

EN RÉALITÉS

Au Théâtre des Clochards Célestes jusqu'au 17 février